

92

LE FRONDEUR

JOURNAL SATIRIQUE

10

C MES



LE FRONDEUR

Journal Satirique paraissant tous les Samedis

ABONNEMENTS :

Un an fr. 5 50

Bureaux :

12 - Rue de l'Etuve - 12
A LIÈGE

RÉDACTEUR EN CHEF

NIHIL

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits

ANNONCES :

Texte : La ligne. . . fr. 00 25
Illustrées : Par mois » 15 00

RÉCLAMES :

La ligne » 1 00

On traite à forfait.

Toutes les correspondances doivent être adressées au bureau du Journal, rue de l'Etuve, 12, à Liège.

SOMMAIRE : Le Semi orphelinat. (Nihil). — En Avant. (Fix). — Demandez à ma mère. (Aspic). — Les deux Perches. (Clapette). — La Statistique. (X...) A Coups de Fronde. (Clapette). — La gloire. (Fix). — Piqûres (Aspic). — Théâtre Royal. — Théâtre du Pavillon de Flore. (I. Polytte).

Un vent de fronde,
S'est levé ce matin ;
Je crois qu'il gronde,
Contre?.....

Le Semi orphelinat

Il existe chez nous une tradition détestable.

Dès qu'une idée n'est pas lancée par un personnage officiel quelconque, elle ne peut être réalisée.

D'autre part, lorsque cette idée est généreuse, réellement démocratique, si — surtout — elle ne doit rapporter à ceux qui s'en feront leurs promoteurs, ni décorations, ni panaches, il est à peu près certain qu'elle sera abandonnée à son malheureux sort. Que la presse — la petite presse, s'entend, je ne ferai pas à l'autre l'injure de la croire capable d'émettre des idées à elle — fasse une proposition quelconque, ceux que le peuple appelle toujours les *gros bonnets* — bien qu'ils aient souvent le cerveau étroit — examinent d'abord si cette proposition peut leur rapporter quelque chose. Si oui, ils s'en emparent et relèguent les premiers auteurs au second plan ; si non, ils la laissent mourir tout doucement en organisant dans les journaux amis, la conspiration du silence.

**

Il faut croire que le projet de créer, pour les enfants pauvres qui ont perdu un de leurs parents, appartient à la mauvaise

catégorie des idées; celles qui ne rapportent rien, car depuis que le *Perron* a fait cette proposition, le *Frondeur* seul s'en est occupé. Des autres journaux, pas un mot. Encore quelque temps et l'idée sera allée rejoindre les vieilles lunes et les opinions progressistes de M. Warnant.

Eh bien, il ne faut pas que cela se passe ainsi.

Si le monde officiel refuse de participer à cette œuvre de charité, nous nous passerons de son concours. Nous ferons un appel à tous les esprits généreux, qui font le bien pour le bien, sans intérêt et sans arrière pensée.

S'il faut empêcher le public d'oublier cette affaire, on l'empêchera. On sait que nous ne craignons pas de répéter souvent la même vérité, à nos lecteurs, et la crainte de leur monter « une scie » ne nous empêchera pas de plaider — pendant des années s'il le faut — la cause de malheureuses victimes de l'indifférence et de l'égoïsme publics.

NIHIL.

En Avant

Qu'importe que sur notre route
On sème l'obstacle et le doute,
Nous devons tous marcher unis :
Le Progrès, ouvre la barrière,
La Liberté nous sert de mère ;
Méprisons donc nos ennemis.

Pour la cause sainte
Déployons bannières au vent ;
Combattons sans crainte :
Progressistes en avant !
En avant !

Longtemps des préjugés iniques
Ont privé de leurs droits civiques
D'honnêtes et bons citoyens,
Au soleil donc, faisons leur place :
Nous sommes de la même race
Que l'on ait plus ou moins de biens.

Pour la cause sainte
Déployons bannière au vent ;
Combattons sans crainte :
Progressistes en avant !
En avant !

Que le scrutin soit accessible
À tout homme honnête et paisible
Qui sait comprendre son devoir ;
Que ce ne soit pas la richesse
Qui donne ce droit qui nous blesse,
Mais qu'il soit la part du savoir.

Pour la cause sainte
Déployons bannière au vent ;
Combattons sans crainte :
Progressistes en avant !
En avant !

Que de l'insatiable Eglise
Notre marteau pour toujours brise
Les préjugés encor vainqueurs ;
Place à la raison souveraine !
Elle seule éteindra la haine
Semant la paix dans tous les cœurs.

Pour la cause sainte
Déployons bannière au vent ;
Combattons sans crainte :
Progressistes, en avant !
En avant !

Place à la vaillante phalange,
Qui, sans nul désir de vengeance,
Poussé en avant l'humanité !
Notre soleil est l'Espérance,
Notre écusson : Persévérance !
Et notre cri : Fraternité !

Pour la cause sainte
Déployons bannière au vent ;
Combattons sans crainte :
Progressistes, en avant !
En avant !

FIX.

Demandez à ma mère!

(SUITE ET FIN.)

II

Les deux jeunes gens s'étant assis, suivant l'invitation qui leur avait été faite par l'honnête négociant en retraite, la conversation s'engagea : conversation banale, dans laquelle la pluie, le beau temps, la santé du chef comptable, les récents accidents de che-

mins de fer, l'origine, la production et le transport des bouchons d'Espagne, jouèrent un grand rôle. Ce qu'il convient de dire, c'est que les deux amoureux, pendant que l'un d'eux parlait, essayait de surprendre à la dérobée un regard de la belle Hortense. Mais elle, les yeux fixés sur la tapisserie, gardait le silence ; sa figure ayant l'éclat d'une langouste après la cuisson, réfléchissait seule les sentiments intimes de son âme.

Brunois fit un effort et s'adressant directement à la jeune fille :

— Eh ! mademoiselle, vous ne nous avez point dit comment vous vous amusâtes au récent bal de la *Légia*.

« Amusâtes », fit faire un soubresaut à toute la famille, qui contempla l'orateur avec une admiration réelle. Hortense, interpellée directement, crut s'évanouir, en croisant son regard avec celui d'Arthur Brunois. Elle reprit cependant courage et, interrogeant des yeux sa mère qui lui fit signe, elle dit de sa voix timide et douce :

— Oh ! monsieur, demandez à ma mère !

Les deux soupirants se regardèrent un instant, puis contemplèrent le plafond, puis le poêle, — ai-je dit que nous étions en hiver ? — puis Mme Hautencœur, qui leur apporta que sa fille avait retiré beaucoup d'agrément de cette belle soirée et qui remercia une les deux cavaliers de leur complaisance.

Comme la conversation languissait, M. Hautencœur ayant détourné adroitement une tentative de discussion politique, à propos des élections communales, — Madam son épouse, en éprouvant généralement de fortes attaques nerveuses, — proposa le favori de la famille : le *schnip, schnap, morum*.

Ce fut l'cri de délivrance. On se mit à table et l'on joua jusqu'à une heure fort avancée de nuit.

* * *

Les jeunes gens étaient implantés dans la maison ; c'était un grand pas de fait. Comme ils s'en venaient paisiblement, ils tinrent conseil et promirent de jouer franc jeu : le premier de ceux qui aurait une simple promesse de M^{lle} Hortense, serait considéré comme vainqueur, l'autre devrait se retirer loyalement et laisser la place à son rival plus heureux.

Quant aux moyens de combat, ils furent d'accord tous deux. La charmante enfant qu'ils adoraient, ne voyant que par les yeux de sa mère, ils crurent qu'ils devraient d'abord livrer assaut à cet ouvrage avancé, le père Hautencœur, n'offrit d'ailleurs qu'une résistance parfaitement passive, dont ils auraient facilement raison. Là-dessus, ils se séparèrent, bons amis. Tirecol, cependant, était légèrement dépité, à cause du traitre passé défini de son rival.

Le jeudi suivant ils se pendirent de nouveau à la sonnette Hautencœur. C'était un jour de réunion. Quelques amis, une bonne vieille tante, qui se retrouvaient le même jour, chaque semaine, pour faire plusieurs parties à ce jeu spirituel, renouvelé des *Gres* et qui a le nom « jeu de L'oie. »

Madame Hautencœur adorait ce jeu, non, à cause du jeu, en lui-même, mais à cause de l'animal. Elle avait toujours eu un faible marqué pour la friture de cet innocent palmipède et, dans les moments difficiles qui

avaient précédé la naissance de leur fille, elle avait souvent torturé son malheureux époux : Il lui fallait un rôti à l'instar de *Visé* presque chaque semaine, et un jour, elle eut une envie si cuisante, son mari n'ayant pu trouver, en cette saison, une oie convenable, que le nouveau né en avait reçu une marque indélébile, quelque part, sous forme « de patte d'oie. » Ces détails avaient été donnés en manière d'avant-propos par la maîtresse du logis. Les deux jeunes gens firent leur profit, et pensèrent déjà aux moyens de satisfaire un aussi désagréable caprice.

Tirecol se dit : Tiens, je lui apporterai à lire un de ces jours Montesquieu et son esprit de l'oie, ça fera monter mes actions.

On se mit à table. Chacun des deux jeunes gens, virant de bord, pour se rapprocher de l'objet de leurs jeux, mais la mère les prévint en faisant asseoir Hortense entre elle et son père. L'un et l'autre pendant toute la soirée s'ingénierent à plaire à Mme Hautencœur. Il n'y eut pas de trucs qu'ils n'imaginèrent pour lui faire attendre le 63.

Un moment Tirecol crut réussir, il lui octroya un 5 et 7, mais c'était trop, et revenue sur ces pas, Mme Hautencœur s'en vint se jeter sur la tête grimaçante d'un squelette. La partie était à recommencer pour elle.

Un regard courroucé fut la récompense du maladroit.

— Décidément se dit Tirecol, je suis né sous une mauvaise étoile ; mais il crut se relever dans l'estime de son éventuelle belle mère, en lançant ce trait d'esprit :

— Pardonnez-moi madame, mais : *nécessité fait l'oie*.

Enfin il joua de malheur ce soir là : Mlle Hortense s'étant arrêtée à l'hôtellerie pendant deux jours, il vint l'en délivrer et dit : Ah ! mademoiselle que n'y puissiez vous séjourner encore deux jours en ma compagnie !...

Cette fois ce fut l'ancien marchand de jouets qui le terrassa du regard.

— Ce n'est rien, se dit-il, à la prochaine occasion je les convierai à une oie, chez Foidart, ça plaira à la mère.

Pour comble de malheur, le malheureux amena un 9 et 7 qui plongea la pauvre dame dans le puits. C'en était trop, Mme Hautencœur déclara que Tirecol n'entendait rien au jeu. La soirée se termina froidement. Brunois avait un petit sourire vainqueur qui déplaisait souverainement à son rival.

Lorsqu'ils se levèrent M^r et M^{me} Hautencœur furent des plus aimables pour le comptable et lui firent promettre de ne point manquer à les venir voir, au premier jour.

Les deux aspirants-soupirants se quittèrent bientôt, l'un triomphant l'autre, se promettant bien de racheter les fautes qu'il avait commises en cette malheureuse soirée.

* * *

Je ne sais comment s'y prit l'héritier des bouchons, mais il reconquit en quelque temps la bonne grâce de la mère d'Hortense.

* * *

La lutte continue, acharnée et je me vois forcé d'abandonner ici, cette histoire lamentable, faute de « documents humains. »

Je ne veux vous conter qu'une scène *Vécue* et le roman réel n'est point encore achevé pour en donner la suite ici. Je voudrais pouvoir vous dire : ils eurent beaucoup d'enfants !... mais ce serait immoral, puisqu'il n'y a encore aucun mariage.

Un de ces jours, Brunois est parvenu à glisser à l'oreille d'Hortense :

« Mademoiselle puis-je enfin espérer.... »

Et elle, d'un air timide, lui a répondu :

« Demandez à ma mère.... »

Toujours cette réponse décourageante ! Et la mère ne donne à aucun des deux jeunes gens le moindre espoir. Tout : compliments flatteurs, bouquets, cadeaux de toute espèce, elle reçoit tout, avec le même empressement.

Et les deux malheureux n'en persistent pas moins.

Les difficultés les excitent. Ce rempart maternel finira bien par céder un jour ! se disent-ils avec confiance.

Quoiqu'il en soit, on s'est pris à plaindre ces deux tristes victimes d'une situation pénible, car la chose est connue.

Chaque fois qu'ils passent ensemble dans la rue on se les montre au doigt ; on les appelle. « Les TRAVAILLEURS DE LA MÈRE ». ASPIC.

Les deux Perches

TRIOLETS

Amis, de la rue Grétry
On a gâté la perspective
Qu'on voit de l'une à l'autre rive,
Amis, de la rue Grétry.
Chaque bon citoyen marri,
Dit, quand de Longdoz il arrive,
« Amis, de la rue Grétry,
On a gâté la perspective ! »

C'est notre bon ami Zizi
Qui les fit planter sur nos rives
Ces deux perches rebarbatives.
C'est notre bon ami Zizi
Oui, malgré bien plus d'un lazzi
Et des critiques un peu vives,
C'est notre bon ami Zizi
Qui les fit planter sur nos rives.

Devant ses grands poteaux chéris
Notre échevin, l'âme ravie,
Se reprend à aimer la vie
Devant ses grands poteaux chéris
Et sur son grand balcon assis,
Admirez donc, je vous convie,
Devant ses grands poteaux chéris,
Notre échevin l'âme ravie.

CLAPETTE.

La Statistique.

Parmi les fléaux qui affligent l'humanité, il en est un qui sévit à notre époque avec une intensité dont l'histoire ne nous donne aucun exemple.

J'ai nommé la statistique.

On fait de la statistique à propos de tout et à propos de rien, il y a des Commissions centrales et d'autres qui ne sont pas centrales, ce qui ne les empêche pas de remplir de chiffres des colonnes aussi nombreuses que les étoiles du Ciel et aussi hautes que les deux perches qui font le désespoir de Clapette.

Je ne sais si vous avez déjà vu ce que l'on appelle le bulletin de la Commission centrale de statistique. C'est phénoménal ! Il y a là dedans de quoi abrutir

Au CONSEIL DE DISCIPLINE PAR Crac



Messieurs: je veux avoir du silence
dans le prétoire... je le veux entendre - vous
et je l'aurai!



Mais M^e le juge je n'ai pas les moyens de
m'uniformer... je suis un pauvre ouvrier...
Suffit... Vous vous représenterez dans 15 jours
dans le nouvel uniforme... 90 fr sans le pantalon



Le 16 Octobre M^e le juge nous n'étions pas encore
rentrés de la campagne... M^e... parfaitement M^e...
vous êtes acquitté... dès où de
vous avoir dérangé



... Je n'ai pas été convoqué M^e le
Juge... C'est bien M^e remis à
15 jours pour entendre le tambour

Crac



Quels sont vos motifs?
Il pleuvait très fort M^e le 16 Octobre...
il pleuvait le 16 Octobre? avez-vous
un certificat? ... allez vous assoir

Recettes pour être aimé des femmes

par Barnabé



Être bel homme ! c'est le moyen le plus certain et le plus économique.

Avoir le sac, et savoir s'en servir à propos



avoir du chien ! Il y en a qui aiment ça !!!



Être très-spirituel et très-amusant... quand on peut.



On peut essayer de se faire aimer par raison démonstrative, mais ça ne prend pas souvent.



Il y a aussi le prestige de l'uniforme... ne pas compter sur celui de la garde civique



Il y a des femmes qui aiment les gens gais.

D'autres qui préfèrent les gens tristes

C'est à vous de deviner leur goût.



La dernière ressource !!!

toute une génération d'hommes intelligents, en admettant que ceux-ci se livrent un jour au dévergondage de chiffres qui charme les statisticiens dont le bulletin reproduit « les œuvres. »

Le dernier produit de la science nouvelle, est une statistique de l'Instruction publique en Belgique depuis 1831.

L'auteur (ou plutôt le signataire) est le Secrétaire général du Ministère de l'Instruction publique, M. Sauveur, un nom prédestiné, car son ouvrage ferait sauver l'individu le plus résolu.

Je dois cependant reconnaître un mérite au livre, c'est qu'il est fort bien imprimé; l'imprimeur de M. Sauveur, doit avoir des typographes bien intelligents. Il est vrai qu'ils changeront bientôt s'ils composent encore des sauveureries.

Imaginez-vous un volume in-quarto de 500 à 600 pages, ayant d'un bout à l'autre l'aspect d'un guide des chemins de fer, et vous aurez une idée exacte de la physionomie du travail.

Il y a même des cartes qui complètent l'illusion. Quant à savoir ce qu'il y a dedans, je laisse à d'autres qui ont du temps à perdre, et connaissant les secrets du métier, le soin de l'apprendre.

J'y renonce en ce qui me concerne, cela ne me servirait à rien du reste.

Une chose qui me chiffonne, c'est de savoir qui paie les frais de ce volumineux bouquin dont jamais on ne retirera aucun profit. Il y a déjà quelque chose d'anormal à voir le Secrétaire général d'un ministère, fonctionnaire que l'on croirait occupé à tout autre chose, s'amuser à ces machines-là, et quand on pense qu'il y a encore des frais considérables pour la publication, on en est amené à faire de singulières réflexions sur l'emploi des fonds portés à certains budgets.

Enfin, passons.

Je cite l'ouvrage de M. Sauveur parce que c'est le dernier paru; j'en pourrais citer beaucoup d'autres à commencer par les 13 premiers volumes, du bulletin de la Commission centrale déjà nommée.

Mais je préfère reprendre ma thèse en général et pour résumer mon opinion, je crois que la statistique est une de ces choses dont on peut dire: Si cela ne fait pas de mal, cela ne fait pas de bien non plus.

A quoi servent, je vous le demande, ces accumulations de chiffres qui ne reposent sur aucune base certaine, quoique l'on mette en avant des documents officiels?

Absolument à rien, si ce n'est à soulever la contradiction, toujours possible dans l'espèce — comme disent les bureaucrates.

Voyez ce qui se passe dans les assemblées délibérantes: un orateur produit-il une statistique quelconque, vite son contradicteur en produit une autre qui lui donne raison.

Ils soutiennent tous les deux qu'il ont la bonne, moi je soutiens qu'elles sont d'aussi mauvaise qualité l'une que l'autre.

On me parlera de l'éloquence des chiffres, soit, je l'admets, mais je pose en fait, que cette éloquence n'est que relative et n'existe en réalité que lorsque les chiffres sont sûrs, incontestables et ce n'est pas le cas pour la plupart de ceux produits par les statisticiens.

Au surplus, chacun prend son bien où il le trouve et les plaisirs varient suivant les goûts de ceux qui les prennent. S'il y a des gens qui perdent leur temps à faire des travaux incomplets ou inutiles, il est bien évident qu'il n'y en a pas qui charment leurs loisirs par la lecture des productions des premiers.

Les statistiques ne constitueront jamais un régal littéraire ou scientifique suffisant pour que les familles en fassent l'objet de leurs entretiens favoris.

Si MM. les membres des diverses commissions se fourrent le contraire en tête, je leur dirai bien humblement qu'ils se gobent, au risque de voir arriver,

au nom du droit de réponse, dans les colonnes du journal, celles de chiffres qu'ils fabriquent avec tant d'entrain.

Depuis le temps que l'on s'occupe déjà de statistique, on en a fait sur pas mal de choses. Les amateurs doivent évidemment se trouver à court de sujets et comme, après tout, j'aime encore mieux voir leur folie tourner ainsi que de la voir dégénérer en une affection plus grave, je vais me permettre de leur donner quelques problèmes à résoudre:

1° Faire la statistique des statistiques; Nous donnons 10 ans pour résoudre cette question.

2° Déterminer la place que tient journallement le terris du bois d'Avroy dans les préoccupations de M. le conseiller Renkin;

3° En admettant que tous les présidents de bureaux électoraux aient fait comme M. d'Andrimont le 25 octobre, faire connaître le nombre de bulletins de vote qui auraient été annulés pendant la période de 25 ans qui vient de s'écouler;

4° Quel est le poids d'or équivalent au silence observé par M. Bérard au Conseil communal. Le même travail pourrait être fait pour MM. Mouton, Dupont, Jamar, de Rossius et Warnant, à la Chambre;

5° Combien chaque jour y a-t-il de personnes qui disent des choses désagréables à M. Ziane, grâce aux deux perches qui gâtent l'admirable perspective de la rue Grétry.

X...

A Coups de Fronde.

L'éminent écrivain qui, dans la *Fédération artistique*, dissimule son nom illustre sous le modeste pseudonyme de *Eugène de Méra*, a décidément juré de nous faire mourir de rire.

Dernièrement, à propos du *Monde où l'on s'ennuie*, ce malheureux auteur national trouvait l'occasion de nous représenter — non pas ses pièces, heureusement — mais les écrivains naturalistes comme des espèces de gravoche sans éducation. Le brave homme se faisait en même temps un devoir de nous apprendre, qu'à l'occasion il tapait familièrement sur le bedon de Pailleron.

Aujourd'hui, il nous donne un bel échantillon de sa valeur de critique d'art, en parlant des théâtres de Liège.

Écoutez-le:

Le Théâtre Royal fait des efforts les plus louables pour conduire à bon port la campagne d'hiver, mais ces efforts restent stériles devant l'indifférence du public.

Il est vrai que M. Giraud a trouvé le moyen de se faire énormément d'ennemis à Liège par ses procédés peu courtois. Qu'il n'oublie pas qu'un seul mécontent peut empêcher bien des personnes de se rendre au théâtre; c'est un conseil d'ami que nous nous permettons de lui donner.

Je veux bien parier deux sous contre le total des recettes encaissées l'an dernier, au *Pavillon*, lors des représentations des *Tempêtes du cœur*, que M. Giraud a refusé un fauteuil à *Ugène*.

C'est mal, car enfin « un seul mécontent peut empêcher bien des personnes de se rendre au théâtre, comme dit l'ami Ugène.

Passons au *gymnase*, toujours en compagnie d'*Ugène*, qui est décidément un gai compère.

Oyez plutôt sa critique d'*Andréa*, de Sardou:

Quant à *Andréa*, six actes de Sardou, ce que nous avons remarqué de plus original dans cette pièce, c'est que le 1^{er} acte commence à huit heures du soir et que le sixième finit à sept heures du matin.

La valeur littéraire en est nulle, les scènes plus touchantes frisent à chaque instant le burlesque, et il a fallu toute l'autorité des créateurs pour que la pièce ne tombât pas à la 1^{re}. D'autre part, la pièce est drôle; les situations sont neuves, les moyens employés pour les dénouer sont audacieux et l'esprit pétille dans toutes les scènes, même dans les plus fausses; c'est ce qui explique jusqu'à un certain point les 200 représentations à Paris en 1873-1874, et c'est ce qui fera que le *Gymnase* tiendra là un grand succès... d'argent et de curiosité.

Drôle de critique, pas vrai? comment, voilà une pièce drôle, dont les situations sont neuves et dans laquelle l'esprit pétille et en constatant tout cela, le critique déclare que ce qu'il a remarqué de plus original dans la pièce, c'est l'heure à laquelle elle commence.

Mais, sacrebleu, c'est une appréciation d'horloger, cela!

Il est vrai que, plus loin, *Ugène* laisse passer un fort bout de l'oreille:

En tous cas, dit-il, *Andréa*, signée d'un nom belge, n'eut reçu l'hospitalité sur aucune scène.

Ah, mais si par exemple! depuis que M. Van der Meer a trouvé un directeur de théâtre complaisant au point de monter les *tempêtes du cœur* (déjà nommées), on ne doit plus douter de rien.

Qu'en pense Ugène?

* * *

Ce soir, samedi, au *Casino Grétry*, brillante séance d'escrime, suivie d'un concours. Les meilleures lames doivent y prendre part. Je fais appel à tous les amis du bénéficiaire, M. Balza.

Tous ceux qui ont été liés avec le sympathique professeur, ne fut-ce qu'une seconde, ne voudront certes pas le froisser en se dérobant à son invitation.

Les prix d'entrée sont fixés à deux francs, un franc et cinquante centimes.

Allons, messieurs les tireurs, fendez-vous!

* * *

L'administration communale de Bruxelles vient d'organiser un service des autopsies.

Fidèle à ses principes démocratiques, cette administration a décidé que les indigents jouiraient de l'autopsie gratuite.

Qu'on dise encore qu'on ne fait rien pour la classe ouvrière.

* * *

Un journal hebdomadaire qui s'intitule « *journal libéral progressiste* » se plaint d'avoir été traité de doctrinaire.

Nous sommes partisans de toutes les réformes progressistes, s'écrie-t-il!

Possible, mais comme ce même journal est au nombre des thuriféraires des ennemis acharnés de ces réformes, son progressisme n'est pas sérieux.

Du progressisme platonique, tout au plus.

* * *

La polémique entre M. Oscar Beck (enterrements civils à forfait) et les vingt, devient très amusante.

C'est le cas de dire:

Les vingt dissipent la tristesse.

CLAPETTE.

La gloire

O valeureux héros, enfants de la victoire
Conqurez des pays, couronnez-vous de gloire,
Un jour, un trafiquant, de votre long repos
Viendra vous éveiller et, fouillant votre tombe
Profitera gaiement de la vaste hécatombe....
Pour du noir animal enlèvera vos os !

FIX.

Piqures

La Meuse a l'air de sourire quand on lui dit qu'il y a à l'Association libérale, beaucoup de membres dépendants.

D'après elle, ce ne serait point flatteur pour les libéraux de l'Association, que cette servitude dans laquelle ils croient être.

En effet, nous sommes complètement de son avis. Seulement nous variions un tantinet sur un point : c'est que la Meuse semble faire un grief de cette dépendance aux dépendants; tandis que nous le faisons nous, à ceux qui emploient leur autorité ou leur situation privilégiée pour peser sur les faibles.

Et plusieurs d'entre ceux qui ont réclamé le vote secret, dans la fameuse séance, pouvaient parfaitement voter à bulletin tout large ouvert, mais plus consciencieux, plus délicats et connaissant l'état actuel des choses, ils ont réclamé pour ceux qui n'ont pas la liberté de penser, le seul moyen d'exprimer librement leur opinion.

* * *

Autre guitare. — La Meuse reconnaît comme nous, l'état de parfaite insalubrité dans lequel pourrit l'hôpital de Bavière dont la construction remonte à environ trois cents ans, et non deux cents, comme le dit l'organe des canards. Nous verrons l'ardeur avec laquelle elle va poursuivre la lutte.

Elle nous apprend, que deux professeurs de notre Université ont élaboré un rapport contre cet hôpital et qu'on ne l'a point fait connaître.

Ceci serait un peu fort, et nous croyons que nos administrateurs seraient vraiment coupables en ne cherchant pas immédiatement une solution à cette question délicate.

* * *

On vient de voter à la Chambre la loi sur les faux bilans.

Voilà donc encore une industrie sur le carreau et les malheureux administrateurs ne vont plus savoir à quel saint se vouer, si on les empêche de mentir un brin afin de tondre à leur aise, les innocents agneaux qui venaient s'offrir d'eux-mêmes, à leurs ciseaux.

Et cependant cette industrie était en grande partie par un tas de gentils-hommes qui s'étaient ennoblis en l'exerçant : ils en avaient acquis le titre de « chevalier. »

* * *

On remarque (!) à une vitrine de la rue de l'Université un magnifique cadre et, dans ce cadre, quelque chose comme des figures d'enfants entassées pêle-mêle, sur des corps idem.

Et au-dessous cette modeste légende : Les enfants du peintre.

Nous ne comprenons pas pourquoi « ce peintre » n'a pas fait ce tableau lui-même

au lieu de le faire badigeonner d'une façon aussi cocasse, par un artiste... en bâtiment.

Une bonne femme qui restait en admiration devant la vitrine s'est écriée : C'est ton bon pondeu, savé ci-là.

* * *

Ce bon X... quia eu des... ennuis conjugaux en a pris son parti et aujourd'hui vous le rencontrez toujours attifé avec soin, et portant des habits sortant des ateliers d'un des plus habiles couturiers de Paris.

On ne l'appelle plus que « le bœuf à la mode. »

ASPIC.

Théâtre Royal

DIMANCHE. — *La Fille du Régiment* et *Le Postillon*. Salle archi-comble; bonne soirée. Bien que très enrôlé, M. de Kegel parvient à se faire applaudir vivement au second acte du *Postillon*.

* * *

LUNDI. — *La belle Gabrielle* fait un petit four. Nous ne sachions pas, cependant, que cette maîtresse de la crème des monarques ait jamais été pâtissière.

* * *

MARDI. — Bonne représentation du *Châlet*. Sans se montrer excellent, M. Cot, 2^e ténor, révèle cependant des qualités inattendues.

A l'occasion de la St-Nicolas, on tire une tombola de joujoux.

Quelques personnes bien connues sont particulièrement favorisées. Le sympathique Max de S. gagne une jolie petite poupée; M. Eug. P. — un de nos brillants gardes-civiques — un attirail militaire; M. Anatole de Lezaack, une épée de combat; Léon de Jolicœur, un flacon d'eau de Jouvence; M. Fabri-Rossius, un diapason; M. V. D. B., une plume d'oie; le Chroniqueur du *Perron*, une coque de Dinant, et cet excellent M. Ziane, une jolie petite paire de perches qui ont paru lui faire grand plaisir.

On voit que tout le monde a été content.

JEUDI. — Charmante représentation du comte Ory, un des plus délicieux opéras du répertoire. Il y a dans cette musique, une grâce et un charme infinis; plusieurs morceaux sont tout simplement adorables; entre autres, le duo entre le ténor et la dugazon. Quant au livret, il est ennuyeux comme un article du *Journal de Liège*.

L'interprétation est bonne, M. de Kegel marche en tête — naturellement; ses partenaires le suivent d'assez près.

La troupe de grand opéra est aujourd'hui complètement formée. Voici les noms des principaux artistes: M. *Dulaurens* fort ténor M^{lle} *Anna Buschetto* forte-chanteuse; M. *Quirot Vial*, baryton et M. *Gally* basse de grand-opéra.

Théâtre du Pavillon de Flore.

Depuis quelques semaines on n'y a donné que des reprises de vaudevilles amusants, il est vrai, mais d'un âge plus que vénérable; nous laissons de côté les drames, qui n'intéressent que fort peu les lecteurs du *Fron-*

deur. Après le *Parisien* une nouveauté d'assez croustillante mémoire, nous avons eu les *Chevaliers du Pince-Nez*, les *Souvenirs de Jeunesse* et une nouvelle reprise des *Dames de Montenfriche*. Toutes ces pièces ont été bien interprétées par MM. Victor, Desclos et Tournois; nous avons surtout à féliciter M. Desclos pour la façon consciencieuse dont il étudie tous ses rôles; dans les *Chevaliers du Pince-Nez*; il rend avec une vérité étonnante et un entrain superbe, le type du bossu Chabannois, type ingrat qui effraie à bon droit nombre de comédiens; dans les *Dames de Montenfriches*, c'est encore lui qui partage avec Victor les éloges dus à l'interprétation; il en était de même dans le *Parisien*, le *Réveillon*, les *Maris me font toujours rire* et une foule d'autres pièces dont les noms m'échappent.

Ce n'est pas l'élément comique qui manque à la scène du Pavillon; MM. Victor, Desclos et Tournois sont toujours à hauteur de leur tâche; mais ce qui est d'une faiblesse désolante, c'est la partie féminine de la troupe. Plus d'ingénue supportable, l'actrice chargée de cet emploi ne faisant plus que de rares apparitions sur la scène; par galanterie, nous ne dirons rien de celle qui la remplace; pas de grande coquette, si bien que dans les *Chevaliers* on est obligé de faire jouer ce rôle par M^{me} Boverly, qui n'a pas du tout, mais pas du tout le physique de l'emploi. Heureusement pour nous que M^{me} Soll et plus rarement Mlle Dubrée viennent renforcer cet ensemble insuffisant. Dans l'intermède, Brunin continue à désoler toute la salle et à se faire rappeler trois ou quatre fois après chaque chansonnette.

I. POLYTE.

Théâtre royal de Liège

Direction Ed. Giraud.

Bur. à 5 3/4 h.

Rid. à 6 1/4 h.

Dimanche, 11 décembre 1881.

Première représentation du BALLET NAPOLITAIN, composé de huit danseuses sous la direction de ATILLO ROSSI, maître de Ballet du Grand Théâtre de la Scala de Milan.

Première représentation de : SI J'ÉTAIS ROI, opéra-comique en 3 actes.

LES BOUQUETIÈRES ESPAGNOLES, grand divertissement par Mlle Bernetti, première danseuse. Mlle Comy, deuxième danseuse.

Première représentation de : LES PETITES MAINS, comédie en 3 actes.

Ordre : 1. Les Petites Mains. — 2. Si J'étais Roi. — 3. Les Bouquetières.

Lundi, 12 décembre 1881.

Dernière représentation de : PATRIE ! OU LA BELGIQUE SOUS LA DOMINATION ESPAGNOLE. Monsieur Joissant, remplira le rôle de Rysoor, qu'il a créé à Liège.

A l'étude : LES DRAGONS DE VILLARS, opéra-comique en 3 actes.

LA MASCOTTE, opéra-comique en 3 actes.
CARMEN, opéra-comique en 4 actes.

Théâtre du Pavillon de Flore

Direction Is. RUTH.

Bur. à 6 h.

Rid. à 6 1/2 h.

Dimanche, 11 et Lundi, 12 décembre.

Adieu de Brunin, le grand-comique excentrique (Succès de Paris et Bruxelles).

1^{re} et 2^e représentation de : ROSE-MICHEL OU LE CRIME DE SURESNES grand drame en 5 actes.

Concert par M^{mes} Laure Dubrée, Soll et M. Brunin.

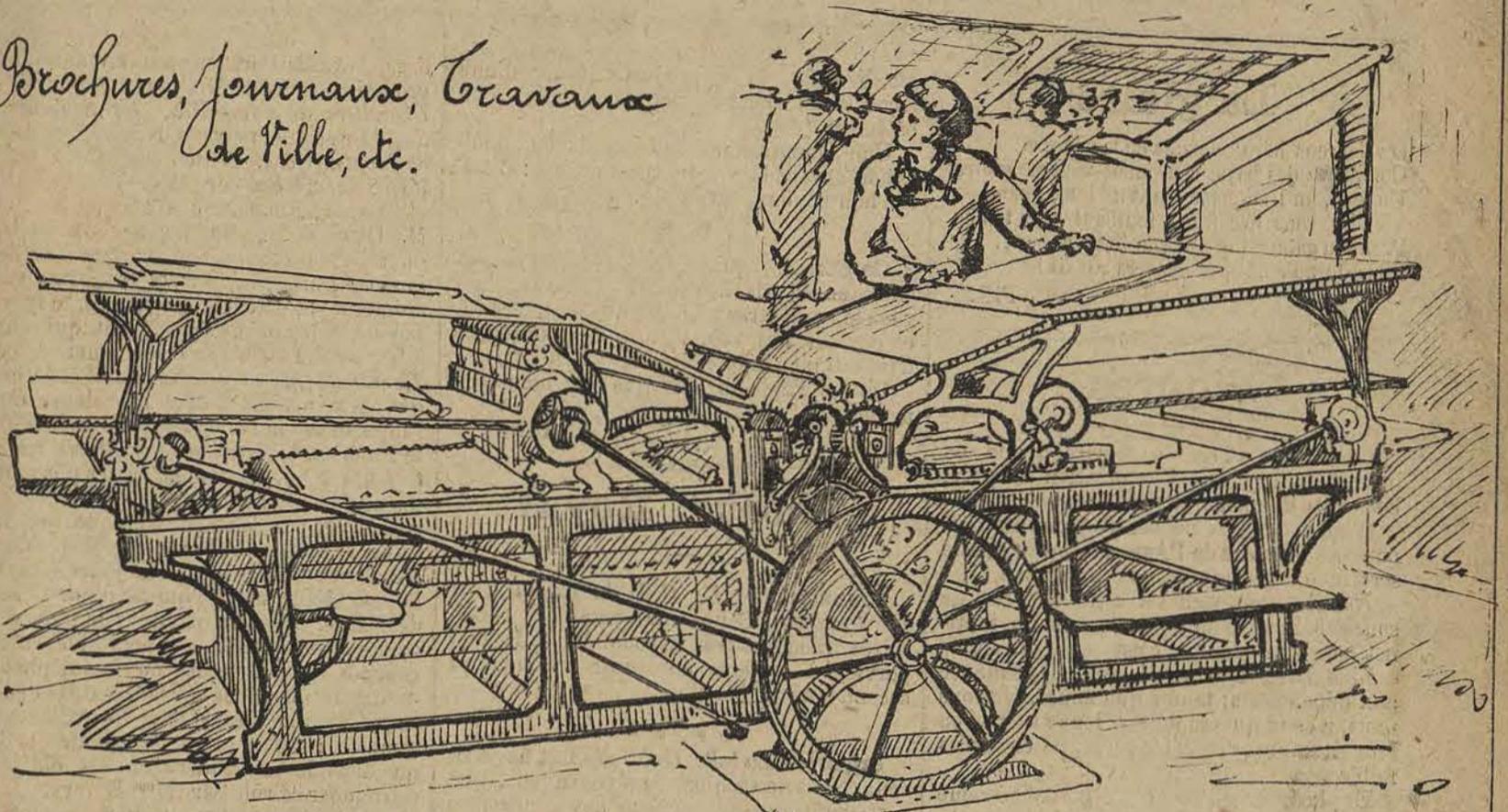
Ordre : 1. Rose-Michel. 2. Concert.

Au premier jour : LE PATRIOTE, grand drame historique, représenté à Paris sur le Théâtre de la Gaîté, le 16 août 1881.

Liège. — Imp. et lith. E. PIERRE, rue de l'Etuve, 12.

ÉTABLISSEMENT TYPOGRAPHIQUE
 Rue de l'Église, 12 Em. Pierre et Frère Rue de l'Église, 12

Brochures, Jouvence, Travaux
 de Ville, etc.



IMPRIMERIE
LITHOGRAPHIE
CHROMOLITHOGRAPHIE
F. BORDT
1 RUE CHAPELLE DES CLERCS 1
 Impressions Artistiques
 et Commerciales en tous Genres.
 Spécialité d'Étiquettes
 de Luxe.

 A black and white illustration showing a worker operating a lithographic press. The machine is a large, complex piece of equipment with multiple rollers and a hand crank. The worker is positioned to the right of the machine, leaning over it. In the background, there are several tall, thin structures, possibly drying racks or parts of the press. In the foreground, another worker is shown sitting at a table, handling a large sheet of paper or a lithographic stone.